

La portière s'ouvrit ; le baron Gontran de Strény, en toilette de voyage irréprochable, sauta légèrement sur la route, et voyant auprès de la grille Léonie, pâle d'émotion, il courut à elle, lui serra les mains et l'embrassa sur les deux joues en s'écriant :

— Ah ! chère cousine, chère cousine, que je suis heureux de vous voir !

En apparence, il n'y avait rien là de plus que l'affectueuse et cordiale étreinte d'un parent, et cependant la comtesse devint pourpre au moment où les lèvres de Gontran effleurèrent son visage, et son cœur se mit à battre avec une impétuosité si grande, qu'il lui semblait qu'il allait briser sa poitrine.

M. de Strény lui saisit le bras, et, sans s'occuper de ses bagages que le conducteur déchargeait, il l'entraîna sous la voûte de verdure et lui fit prendre une allée latérale si touffue qu'elle en était sombre.

La jeune femme suivit passivement l'impulsion qu'elle recevait de son cousin, elle n'avait plus ni force ni volonté, sa pensée elle-même se noyait dans une sorte d'ivresse intérieure plus facile à comprendre qu'à définir.

Aussitôt qu'ils se trouvèrent tous les deux hors de vue, Gontran la saisit dans ses bras et l'appuya contre son cœur, avec une impétuosité passionnée en murmurant à son oreille :

— Léonie, Léonie, vous m'aimez toujours, n'est-ce pas ?

— Si je vous aime, balbutia la comtesse, il demande si je t'aime ?

— Eh bien, oui, c'est vrai, j'ai tort, répliqua le baron, vous m'aimez, je le sais, je le sens, j'en suis sûr. Mais je suis si heureux de vous l'entendre dire, c'est pour cela, pour cela seulement que je vous le demande. Dites-le-moi donc, Léonie, oh ! dites-moi que vous m'aimez !

— Je vous aime, je vous aime, je vous aime, et je vous aimerai toujours, fit la jeune femme d'une voix mourante ; et vous, Gontran, m'aimez-vous encore ?

— Plus que jamais, s'écria le baron, plus que jamais et plus que tout. Ce n'est pas de l'amour que j'éprouve, Léonie, c'est du délire, je mentirais en disant que je t'aime, je mentirais, car je t'adore !

Le duo d'amour ainsi commencé se continua jusqu'au château. Léonie éivrée se suspendait au bras de Gontran, elle écoutait sa voix doucement émue qui charmaient ses oreilles comme la plus harmonieuse, la plus céleste des musiques, il lui semblait marcher dans un rêve et tout bas elle se demandait si la terre était le paradis.

Le baron Gontran de Strény, hâtons-nous de le dire, passait à bon droit dans le monde de Paris pour l'un des hommes les plus séduisants qu'il fût possible de rencontrer.

Agé de trente-deux ans environ, au moment où commence ce récit, grand et mince, il réunissait une figure charmante à une tournure tout à la fois cavalière et distinguée.

Une chevelure brune, naturellement bouclée et qu'il portait courte, couronnait son front haut, d'une blancheur de marbre, où se lisaient la résolution et l'intelligence.

De longs cils de velours, qu'aurait enviée une femme, présentaient à ses grands yeux d'un bleu sombre quelque chose

d'oriental et de voluptueux. Sa bouche, admirablement dessinée, servait d'écrin vermeil à des dents admirables. Ses moustaches, presque blondes, longues et effilées, donnaient du caractère à son visage d'une beauté peut-être trop féminine.

Deux choses seulement, non pas sans cesse, mais de temps à autre, venaient déparer cette figure digne de la statuaire antique, c'étaient le regard et le sourire.

Le regard manquait de franchise ; il exprimait à de certains moments l'astuce et la duplicité. Le sourire, tantôt ironique et tantôt sensuel, était parfois presque cruel.

Somme toute, le baron de Strény ressemblait vaguement aux portraits que le dernier siècle nous a légués du fameux révolutionnaire Saint-Just.

La main de Gontran était exquise, longue et mince, avec des doigts effilés et des ongles roses, une véritable main de fils de croisés (et il en avait le plus grand soin) ; le pied d'une forme toute patricienne, disait le gentilhomme au premier coup d'œil.

Gontran savait depuis longtemps à quoi s'en tenir relativement à ses avantages extérieurs, mais il avait sur lui-même assez d'empire pour cacher admirablement la fatuité qu'ils lui inspiraient.

Le culte qu'il professait à l'endroit de sa propre personne, ne l'empêchait point d'affecter une complète ignorance de ses perfections. Tant de modestie, jointe à tant de beauté, devait être une séduction de plus, se disait-il, et il ne se trompait pas.

Nous ne parlerons point avec détail de son élégance, il nous suffira d'affirmer que Gontran était au nombre de ces quelques jeunes gens qui ne suivent pas la mode, mais qui la devancent, et dont les arrêts font loi en matière de toilette, comme jadis ceux de Brummel et du comte d'Orsay.

(La suite au prochain numéro.)

## LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant un an.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance.

Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit : LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1959 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.